

ÉTAPE I

Se forger une cuirasse

Ma mère est une sorcière. Elle peut arrêter le temps et s'asseoir au plafond. Sauf que là, elle ne fait ni l'un ni l'autre : elle est évanouie sur le sol de la salle de bains, sa culotte roulée sur les chevilles. Son cul noir et nu pointe étrangement en l'air et j'en suis gênée pour elle. Je voudrais tout à la fois couvrir son corps et me blottir contre lui. J'ai essayé de la réveiller parce qu'on a besoin d'elle. La fumée entre par les fenêtres et se répand dans l'appartement en gros nuages noirs. Mes deux frères pleurent dans leur berceau dans la pièce d'à côté. Hurlent. Toussent. Je m'imagine encore que ma mère va se relever d'un coup, accomplir un de ces tours de magie dont elle a le secret et tous nous sauver. Moi, j'ai fait ce que j'ai pu, mais je n'ai que six ans et je ne sais pas si je suis une sorcière comme ma mère. En vrai, le seul pouvoir spécial que je semble avoir, c'est celui de me lever d'entre les morts.

*

* *

Je me lève d'entre les morts tous les matins, impatiente

d'aller à l'école. L'école est un endroit extraordinaire pour des petites filles et des petits garçons extraordinaires. Du moins, c'est ce que ma maîtresse du jardin d'enfants, Mrs Jackson-Randolph, nous raconte. On commence la journée en tournoyant sur le tapis magique. Il est vieux et se disloque comme le reste de notre école, mais Mrs Jackson-Randolph dit qu'il ne faut pas s'attarder sur ce qui ne va pas et, au contraire, rechercher ce qu'il y a de positif dans toute situation. Pour ne pas devenir amer ni perdre courage. Quand il y a un gros orage et que l'eau coule des dalles du plafond, ou quand nos jouets se déglinguent, ou bien quand une souris traverse la classe, Mrs Jackson-Randolph s'écrie :

– Mais vous voyez, la plus grande partie du plafond tient bon ! Voyez tous les jouets qu'il nous reste ! Quelle chance nous avons !

Nous hurlons de joie. Applaudissons. Elle a raison, il nous reste encore tellement de choses. Et on en aura encore plus demain, quand les vœux que nous faisons sur le tapis magique seront exaucés.

Chaque matin, on tourne en rond dessus jusqu'à ce que Mrs Jackson-Randolph dise :

– Chat glacé !

On s'arrête net.

– Maintenant, faites un vœu pour une personne que vous aimez vraiment beaucoup. C'est important de penser aussi aux autres, et pas qu'à soi.

Je peux bien faire ça cette fois, vu que j'ai déjà demandé tout ce qui me fait envie : un pick-up Barbie rose avec un vrai moteur que je conduirai sur le trottoir comme les filles dans les pubs à la télé ; un four pour enfant qui cuit vraiment, pour faire des gâteaux comme ma mère ; des nœuds et des élastiques

rouges pour arranger mes cheveux qui ne ressemblent à rien ; des tas de craies grasses, de crayons et de feutres pour remplir tous les livres de coloriage qui existent.

Je fais aussi d'autres vœux, des vœux secrets dont je ne parle à personne. Par exemple, d'avoir la peau un peu plus claire, comme mon meilleur ami, Jessie Stewart. Jessie et moi, on se tient par la main, on va à l'école à pied ensemble et on s'assoit l'un à côté de l'autre en classe. On ne se connaît que depuis la rentrée, mais c'est déjà comme si on était frère et sœur. Quand Mrs Jackson-Randolph ne regarde pas, on se passe des bonbons et on se fait des grimaces. Des fois, on se plaque les mains sur les oreilles et on crie le plus fort possible pour voir si nos voix peuvent atteindre l'espace tout là-haut où vivent les extraterrestres. S'ils nous entendent, ils viendront peut-être tourner avec nous sur le tapis magique. Ce serait quoi, leurs vœux à eux ? Mrs Jackson-Randolph n'aime pas qu'on crie. Le visage froncé, elle nous demande de baisser le volume. On fait oui de la tête, mais on recommence dès qu'elle regarde ailleurs. Crier, comme bâiller ou éternuer, c'est contagieux. Bientôt, presque toute la classe se met à hurler, même mes deux autres copains, Tiffany et Davante. Personne ne peut battre Tiffany à ce jeu-là. Ses cris stridents obligent Mrs Jackson-Randolph à se boucher à son tour les oreilles.

– Ça suffit ! se fâche-t-elle.

On se fige, la bouche grande ouverte, et on se regarde tous d'un air gêné jusqu'à ce qu'elle nous dise de fermer nos petites boîtes à fromage.

– Mais j'aime pas ça, le fromage, moi, alors ça doit en être une autre que j'ai, de boîte, dit Davante qui fait toujours son intéressant.

Mrs Jackson-Randolph se retourne lentement et le fixe jusqu'à ce que la honte lui fasse baisser les yeux. Plus personne ne dit un mot.

Les parents de Davante sont des Panthères noires*. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais ils ont de larges afros et s'habillent toujours en noir, lunettes de soleil comprises. Ils les ont toujours sur le nez, même quand ils rentrent dans l'école chercher leur fils. C'est peut-être parce qu'ils n'ont pas d'yeux. Ce serait trop flippant : dans ce cas, je préfère qu'ils ne les enlèvent pas. Porter des lunettes de soleil à l'intérieur, ce n'est pas la seule chose bizarre que font les parents de Davante. Ils n'arrêtent pas de lever le poing, comme s'ils allaient cogner quelqu'un, sauf que je ne les ai jamais vus frapper personne. Davante lève le poing comme eux, mais juste de temps en temps, le jour de la photo de classe, par exemple.

Si seulement Jessie, Mrs Randolph-Jackson, les parents Panthères noires de Davante ou n'importe lequel de mes copains étaient avec moi à cet instant pour arrêter la fumée et nous tirer de là ! Je regarde mes frères dans leur lit, leur caresse le front à travers les barreaux pour les calmer, mais leurs larmes ne cessent de couler et leurs petits bras et leurs petites jambes de trembler. Ils savent comme moi que quelque chose ne tourne pas rond.

* Le Black Panther Party (le Parti de la panthère noire) est un mouvement afro-américain révolutionnaire, né en 1966 en Californie, dans le contexte de la mobilisation pour les droits civiques aux États-Unis et de la décolonisation dans le monde. S'il n'est plus actif depuis le milieu des années 1980, sa présence est toujours très vive dans les imaginaires et il influence encore les luttes (comme le mouvement Black Lives Matter) et la culture afro-américaines.

Je tremble aussi. J'ai la gorge qui se serre, comme si quelqu'un appuyait très fort dessus pour empêcher l'air de passer. J'ai déjà ressenti ça une fois, quand Tiffany et moi, on a failli se noyer.

Mrs Randolph-Jackson nous emmène en sortie scolaire au phare gris du lac Érié.

– Chacun de nous est un phare, dit-elle. Un phare dont la lumière et la détermination éclairent le monde. Votre ambition peut être aussi vaste que cette étendue d'eau, et il n'est jamais trop tôt pour commencer à se demander ce qu'on a envie, au plus profond de soi, de réaliser ici-bas. À condition de venir en aide aux autres, d'une manière ou d'une autre, de leur témoigner de l'affection.

Tiffany me fait un grand sourire et un gros câlin. Je la serre fort dans mes bras jusqu'à ce qu'elle finisse par se dégager. Si j'avais une sœur, elle ressemblerait sans doute à Tiffany. Je regarde le phare au loin, ferme les yeux et, le visage plissé par la concentration, me creuse la cervelle pour me trouver un but dans la vie. Rien ne me vient.

– Y fait pas bon vivre ici pou les ptites filles. Sengnè, je prie y a un jour qu'equ'un qu'aide toutes les ptites filles sur la terre, surtout les noires, n'arrête pas de dire ma mère.

Je ne sais pas pourquoi les «ptites filles» ont tant besoin qu'on les aide, mais ça pourrait être ça, mon but dans la vie. Ce n'est pas clair pour l'instant et il va encore falloir que je me creuse pas mal la tête.

Quelques-uns profitent que Mrs Jackson-Randolph regarde ailleurs pour courir tout excités vers l'eau, dans l'idée de rejoindre le phare et découvrir ce qu'il renferme. Nous fonçons

droit devant nous jusqu'à ce que Mrs Jackson-Randolph hurle à pleins poumons :

– Stop !

Tout le monde s'arrête net, sauf Tiffany et moi. C'est plus fort que nous : l'eau nous attire. Nous faisons la course en éclaboussant partout. Ma quasi-sœur s'amuse et rigole autant que moi, avant que l'eau commence à nous engloutir, nous entraînant vers le fond. Le sourire de Tiffany disparaît, elle agite frénétiquement les bras et crie :

– À l'aide ! À l'aide !

Soudain, le soleil surgit derrière un nuage et braque ses rayons dans notre direction. Le visage mouillé et illuminé de Tiffany danse à la surface de l'eau. Elle arrête de crier et de se débattre et fixe le soleil, que je suis incapable de regarder en face tant il brille. Les yeux rivés au ciel, Tiffany n'a plus l'air d'avoir peur.

Mais moi, si. Je n'arrive pas à appeler à l'aide parce que je suis en train d'étouffer. J'ai les poumons pleins d'eau et la gorge bloquée. J'ai du mal à respirer même après que Mrs Jackson-Randolph nous a ramenées sur le rivage.

J'ai du mal à respirer à cause de la peur et de la fumée qui nous engloutit, mes frères et moi, comme l'eau à la plage. Je sais maintenant qu'il n'y a pas que l'eau qui peut vous étouffer et je me demande ce qui se passe quand on arrête de respirer.

*
* *

Le jour de la photo de classe, on ne tient pas en place, vrombissant comme des abeilles autour de leur ruche. Être bien habillé

et finir l'école plus tôt, ça suffit pour nous rendre fous. À l'heure dite, tout le monde fonce vers la cantine où on a installé des gradins, des appareils photo et des lampes spéciales. On est tous beaux ce jour-là, surtout Jessie. Les filles lui tournent autour en essayant de toucher ses cheveux soyeux. Tiffany l'arrache à leurs mains, en disant qu'il est son « bébé », comme si elle était sa mère, sauf qu'on sait très bien que c'est pour montrer que c'est son amoureux. Moi aussi j'ai envie que Jessie soit mon amoureux, comme toutes les autres filles de la classe, mais Tiffany est plus grande et plus forte que nous, alors bon, elle n'a qu'à le garder.

Ma mère appelle Jessie « le ptit brun-jaune qu'habite pas loin, dans Foster Street ». Jessie est le seul de la classe à avoir la peau aussi claire. Les autres varient de caramel à marron foncé comme de la boue. Des boucles épaisses et brunes lui encadrent le visage. Tout le monde dit que Jessie a « ces cheveux comme il faut » parce qu'il est moitié noir, moitié blanc. Il pourrait passer pour un Oriental ou un Latino. Je tanne ma mère pour faire un défrisage et avoir les mêmes cheveux que lui. Tiffany en fait déjà, elle, et ses cheveux sont lisses comme de la soie, pas plein de nœuds et crépus comme les miens. Ma mère pense que je suis trop jeune et me dit d'arrêter de lui casser les pieds avec ça. N'empêche que tous les matins sur le tapis magique, je prie pour en avoir un.

Debout sur les gradins, face au photographe, on sourit en gigotant. Jessie est à côté de moi et me donne la main, comme toujours. Tiffany essaie de l'embrasser sur la joue, comme toujours, mais il tourne la tête, dégoûté. Davante lève le poing comme ses parents, cachant du même coup le visage des deux personnes derrière lui. Mrs Jackson-Randolph secoue la tête

quand le photographe appuie sur le déclencheur. Il va falloir en prendre une autre. Cette fois, on doit rester immobiles, regarder droit devant nous et sourire fièrement. On fait oui de la tête, mais dès qu'on entend « Un, deux, trois... ouistiti! », on se met à courir autour des gradins, à faire des grimaces, à se prendre dans les bras ou à se taper. Au bout de huit tentatives, Mrs Jackson-Randolph obtient enfin un cliché qui lui convient. Épuisée, elle nous accompagne dehors, où attendent nos parents. La fin de la journée est une libération et on s'éparpille comme des billes de flipper pour aller se jeter dans leurs bras. Ma mère, pareille à la plupart des hommes du quartier, n'accourt pas vers nous : elle trace droit devant elle avec la fureur d'un millier de panthères, nous attrape par la main, Jessie et moi, et nous traîne sur l'allée en béton, jusque chez nous.

Quand on arrive à la maison, c'est l'heure des histoires, un moment très spécial. Ma mère ouvre la boîte à musique rose posée sur la commode : une ballerine noire se met à tourner sur l'air de « What a Wonderful World ». La lumière blanche qui brille au creux de son ventre symbolise, d'après ma mère, la lumière qu'on porte tous en nous. Je ne vois pas de quoi elle parle : il n'y a aucune lumière à l'intérieur de moi ni de personne. Ma mère me donnera la boîte rose quand je serai assez grande pour ne pas la casser. Une fois qu'elle a créé cette ambiance paisible et douillette, elle nous installe tous les deux, Jessie et moi, sur le grand fauteuil et pioche dans la pile de livres posée à côté : *Les Œufs verts au jambon*, *Boucle d'or et les trois ours* ou *Le Chat chapeauté*. L'heure des histoires est mon moment préféré. Je ne sais pas encore lire, mais j'adore écouter les aventures que vivent les personnages. Et puis, l'heure des histoires, c'est les seules fois

où ma mère se montre tendre. Sa voix et ses yeux se font plus caressants et elle nous embrasse sur le front à la fin de chaque histoire. J'espère en secret que ce moment dure toujours.

Je regarde ma mère, inconsciente sur le sol. Qui me ramènera à la maison après l'école et me lira une histoire si elle ne se relève pas ? Mon beau-père n'est jamais là et les parents de Jessie sont très méchants. Et si personne ne m'accompagne plus à l'école ? Tous mes copains vont me manquer, et Mrs Jackson-Randolph aussi. Je commence à m'inquiéter : est-ce qu'elle est morte ?

*
* *

Je n'ai vu qu'un seul autre mort dans ma vie, à l'enterrement de Mr Casey, l'année dernière. J'ai demandé à ma mère pourquoi il ne bouge pas. Pourquoi il ne se lève pas pour sortir de sa boîte devant l'église. Ma mère appelle la boîte un « cercueil » et m'explique que « l'est mort et parti pour l'entre-deux-mondes ac les autres ancêtres. Y va pas revenir jamais ici-bas. »

J'explique à ma mère que moi aussi je meurs toutes les nuits, mais que je n'ai jamais croisé Mr Casey dans mes rêves.

– Dormir, c'est pas pareil que mourir, ma ptite. Y a pas de réveil jamais une fois mort et enterré.

Ça me rend triste que Mr Casey ne se réveille jamais. Il nous donnait des bonbons chaque fois qu'il nous croisait, mes frères et moi. « Il n'y a pas plus brave que les enfants, alors il faut bien leur faire plaisir », disait-il en nous tapotant la tête. Et le voilà parti dans l'entre-deux-mondes où moi je n'ai jamais mis les pieds, mais où ma mère m'assure qu'on ira tous un jour. Rien